

Sylvie Reff

# La patrie du vent



DOM Éditions

Infographie : Bénédicte AMMAR  
Révision : « ORTHOGONE - Français professionnel »<sup>1</sup>

// O

---

<sup>1</sup> Voir « Quelques principes de révision » en fin de livre.

## Avant-propos

De Magadan la Russe à Ashuapmushuan la Québécoise en passant par la très européenne Alsace, un jeune couple enquête, caméra à l'épaule : où et pourquoi les grands-parents de Macha ont-ils disparu sans traces, ainsi que leur fils une génération plus tard ?

Quelle est cette espérance qui permet de tout traverser, et pousse un jeune déserteur amoureux à marcher depuis la Sibérie jusqu'à Dresde ? Et comment aujourd'hui se construire sans racines et sans certitudes quand la seule patrie sûre reste celle du vent ?

Une saga passionnante qui s'étire en un fil rouge entre un grand-père et sa petite-fille, parmi une foule de visages inoubliables. Un hommage au courage, à la beauté, à l'amour.

Ce récit prenant qui interroge, autant qu'il murmure de réponses, est entièrement tissé de faits réels vécus par les personnages : l'auteure, dont le père fut Malgré-Nous, et dont le grand-père paternel rentra à pied de Russie, a bien connu Ludmilla, l'une des six cents jeunes slaves amenées de force en Alsace pour y travailler, jamais retournée dans son pays.

Trente-sept Français signalés par des témoins ou des cartes ne rentrèrent jamais du Goulag. Pierre Rigoulot cite le crime particulièrement odieux commis en Russie Blanche, de cinq cents enfants que les nazis pendirent par les pieds. Les témoignages du camp de Tambov proviennent de plusieurs amis du père de l'auteure, qui eurent la chance d'en revenir.

Copie et reproduction interdites



## La clairière des pendus

Il est vivant, il rentre chez lui. Rien ne lui fait plus peur. Les déserteurs sont fusillés, mais du moins ne meurent-ils qu'une fois. Le large ciel printanier tressaille d'ailes, l'espace palpite de promesses. Très haut au-dessus des emblavures, invisible à force de clarté, trisse une alouette.

Et qu'importe s'il lui reste des milliers de kilomètres à marcher vers l'ouest, ce n'est rien. Il a le cœur si bondissant de rentrer qu'aucune mort ne le percera. Les Russes sont dans son dos et les Allemands partout. Mais loin au-dessus de la terre, surgie du cœur de l'air et du cœur de l'homme, il reste la musique qu'aucune balle ne peut atteindre. La douce folie de la musique qui a créé le ciel et la terre, il en est aussi certain que de ses jambes musclées qui découpent l'espace à pas souples et sûrs.

Au ciel s'allongent de petits nuages neigeux frangés de miel, à croire que jamais il n'y eut de guerre. Il fallait ce printemps tombé sur la terre comme un bonheur surgi d'ailleurs pour le rendre vivant à en crier, lui Jean Fromm, laissé pour mort après une embuscade qui anéantit toute sa compagnie. À la nuit tombée, il s'était relevé couvert d'écorchures et s'était aussitôt dirigé vers l'ouest. Et depuis il marche d'un pas égal pour retrouver au plus vite sa patrie.

Cela fait deux jours qu'il longe la lisière d'une immense forêt, gobant cru les œufs cueillis dans les nids, mâchonnant des pousses d'épinard sauvage et de jeunes orties pour tromper sa faim. Il évite les villages dont les toitures de chaume moutonnent au loin derrière les saulaies, et boit à longs traits la brise frémissante d'odeurs.

Ce printemps russe avoue les mêmes parfums qu'au pays natal, la fragrance fine et fraîche de l'aspérule, la senteur rêche de l'ail

sauvage, l'amertume entêtante du sorbier en fleurs. Son joyeux vent bleu souffle à travers les carcasses tordues des chars qui rouillent sur les lieux des batailles, caresse les fronts des morts oubliés, traverse les frontières mieux qu'un amoureux.

Et à chaque pas frappe dans la nuque ce soldat qui vient de se souvenir qu'il a vingt ans aujourd'hui.

Il a beau se dire que c'est la faiblesse de n'avoir pas mangé vraiment depuis longtemps, il sait bien que c'est la violence du printemps.

En une nuit le printemps a éclaté, embrasant la terre d'un scintillement d'oriflammes, libérant du cœur de l'air une tempête de douceur.

Des mois de guerre ont aiguisé les sens du jeune déserteur, affûté son intuition : il sait percevoir la présence des partisans qui laissent derrière eux des corps mutilés aux yeux crevés, celle des tireurs d'élite au sommet des arbres, qui s'amuse à transformer les fronts en passoires, il pressent de quel côté les obus vont exploser. Mais ce ne sont là que de pauvres bruits bégayants face à la puissance de la musique, et Hitler reste un roquet poussif devant la majesté de Beethoven.

Seule la musique lui a appris à ignorer les mouches noires des pensées inutiles. À quoi bon s'encombrer ? Il est né pour la musique, pas pour l'histoire. Lorsque ses mains se posent sur le clavier du piano, il entre dans une mer aimante qui ne laisse pas de prise à autre chose, il pénètre dans l'élément sacré qui porte le monde. Aussi a-t-il décidé que ce long chemin de guerre serait une partition à jouer d'un cœur entièrement attentif. Comment sans haine faire un bon soldat ?

Même s'il déteste la guerre et méprise le mal, Jean Fromm n'a de haine envers personne. Et, malgré les dures semaines d'un entraînement poussé aux limites des forces, aucune envie de se battre. Si on lui posait la question, il répondrait sans hésiter qu'il

donnerait l'Allemagne et la France réunies pour pouvoir rentrer chez lui. N'a-t-il pas été trahi par les deux ? La France l'a abandonné aux Boches qui l'ont incorporé de force dans leur armée.

Aussi va-t-il sans armes, mains ballantes dans la brise qui décoiffe les floraisons neigeuses des merisiers, sifflotant la mélodie de la seconde romance pour violon de Beethoven. Sans fusil, sans mitrailleuse, sans livret militaire qui le trahirait en cas de rencontre avec la police de l'armée. Il n'a gardé que son couteau et la médaille donnée par sa mère.

À quoi bon compter les jours ? Il arrivera quand Dieu voudra. Nul abri sur terre, sinon dans la confiance.

Et la musique. C'est pareil. De la vie il a reçu ce don d'entendre des musiques dès qu'il se trouve seul, surtout lorsqu'il marche sous le ciel ouvert. Aussi n'a-t-il jamais connu de solitude.

Les mélodies s'enchaînent, répondant aux appels des merles, faisant déferler sans fin de grands pans d'harmonie qui l'inondent de béatitude.

Mais un son affreusement familier vient subitement fracasser la symphonie dans sa poitrine, le plaquant à terre avant qu'il ne comprenne. Le feulement hystérique d'un stuka<sup>2</sup> broie le paysage, noircit la mousseline scintillante des champs d'une résille de mort.

En quelques secondes le printemps tombe en cendres, clouant le ciel contre la terre. « Les stukas c'est comme les corbeaux, se dit-il, ils ne volent jamais seuls. »

Vite il se relève pour courir vers l'abri des arbres. À peine s'est-il jeté derrière un gros chêne qu'une escadrille de stukas fracasse l'espace. La forêt se fige, la terre se rétracte telle une petite bête muette dans les serres d'un rapace.

---

<sup>2</sup> Stuka : avion de chasse allemand

Recroquevillé contre le tronc rugueux, Jean Fromm s'applique à respirer lentement pour apaiser les bonds de son cœur. « S'ils envoient des avions vers l'est, pense-t-il, c'est qu'il leur reste autant d'armes que de rage. » Dans leur sillage suivront les renforts de blindés, par lesquels il risque de se faire repérer à chaque pas à découvert. Quant à la forêt, si belle et si parfumée d'aspérules que la tête lui en tourne, elle reste le royaume des partisans, à éviter eux aussi.

Il lui reste la musique et sa sœur l'espérance, plus fortes que toutes les armes, plus immenses que tout ce que l'on voit.

Les stukas sont loin, la forêt soupire, la vie doucement se relève. Dans un sureau un merle s'est mis à siffler, du haut d'un sapin un geai lui répond d'une trille criarde.

Sous son nez une araignée roussâtre s'aventure vers le centre de sa toile qui scintille de rosée entre les branches basses d'un cornouiller.

Avalant son souffle, il se redresse et d'un pas souple s'enfonce sous les futaies, prenant garde à ne pas faire craquer feuilles et brindilles. Le jour est jeune encore, le soleil à peine levé laisse le sous-bois sommeiller dans une pénombre mauve. Il marche très doucement dans cette paix étrange qui épaissit la clarté revenue.

Mais son corps soudain s'est mis à battre l'alerte, à durcir sans raison ses muscles, à sonner un glas qui lui hérisse les poils des bras.

C'est normal, se rassure-t-il, le front glacé de sueur, avec le peu que j'ai mangé, la fatigue, la crainte que je ne m'avoue pas. Mais il sait bien que dans la compagnie aussi on mangeait peu, on dormait mal, on avait peur sans cesse. Son dos se mouille : de quel côté le danger va-t-il surgir ? Seront-ce les partisans, ou bien quelque tireur embusqué dans les hauteurs ?

Il aura beau crier « Ia Frantzouski, ia nié Niémetski<sup>3</sup> ! » ils ne regarderont pas au détail : il leur faut les vues larges de ce qu'ils croient la vérité. Il continue d'avancer résolument, la nuque hérissée de frissons. Quelque chose l'aimante puissamment vers la tache lumineuse d'une clairière, comme s'il était tiré au bout d'un fil. « Foutue forêt ensorcelée » miment ses lèvres.

Il avance dans une lenteur de songe, se dissimule derrière les arbres, se baisse derrière les buissons. Avec des gestes de somnambule, très lentement, il se rapproche de la clairière et avant qu'il ne comprenne ce que ses yeux voient il se raidit comme un lièvre dont on vient de casser la nuque. Son cœur cette fois s'est tu, figé, il sent que d'effroi il va mourir comme eux, là. Tous pendus aux arbres. À l'envers, bras en croix autour d'un visage éclaté. Des hommes, des femmes, jusqu'au vertige.

Pendus aux basses branches à quelques doigts du sol, avec des cordes de chanvre paysannes. De pauvres campagnards pendus en repréailles pour quelque gradé abattu par les partisans.

Il reste là, cloué sur un tapis d'aspérules où folâtraient déjà des mouchérons, avec l'impression que le ciel devenu marteau l'enfonce à jamais dans le sol spongieux de la forêt, afin de l'y planter en témoin.

Sans fin ses yeux balayaient les lourds corps sombres qui rayent la fraîche lumière de la clairière de leurs dures stries de mort.

Il veut faire un pas pour s'en écarter, mais son corps se contracte sur une longue giclée de bile. Il vomit comme on meurt, avec le violent désir de se vomir lui-même, de vomir la guerre avec ses pendus, ses clairières, ses frontières, ses pauvres soldats tremblants d'espérance et la vie qui va avec tout cela. Il vomirait bien ses entrailles avec toute la mémoire du mal.

---

<sup>3</sup> Je suis français, je ne suis pas allemand.

S'essayant la bouche, il se détourne pour fuir ce cercle d'horreur, étonné qu'un ventre vide puisse rendre tant de liquide. Rien, il n'y a rien qu'il puisse faire, sinon prier. Alors, embrassant une dernière fois du regard ce carrousel terrifiant à jamais arrêté, d'une voix forte et ferme, il commence à réciter le Notre-Père.

Et tant pis si les partisans l'entendent, tant pis si les Allemands le fusillent, si les Russes le prennent. Il continue de prier de tout son être. La forêt s'est réveillée, une brise fait frissonner les toiles d'araignée emperlées de rosée, la flamme rousse d'un renard traverse les jeunes crosses à peine déroulées des fougères, les oiseaux font résonner les branches comme une grande boîte à musique. Lentement il tourne le dos à la clairière, marchant pesamment, vieilli de mille ans.

Mais il n'a pas fait dix pas qu'un son insolite lui hérissé la peau du crâne : celui d'une voix humaine, qui appelle à l'aide ! C'est une voix de femme venue de la clairière, qui supplie tout bas, dans un rôle étouffé.

Les genoux tremblants, la gorge verrouillée, il s'en revient vers les pendus que son regard n'ose qu'à peine effleurer. Presque tous des hommes, et là-bas quelques femmes, raides et violacées.

Soudain son cerveau se glace : quelqu'un le regarde. Il plonge dans un regard éperdu, brouillé d'effroi, englué de sang. Celui d'une jeune femme pendue par les pieds.

À travers l'éclat phosphorescent de la clairière que les premiers rayons de soleil commencent à balayer de rayures dansantes, des yeux très bleus s'agrippent aux siens dans un visage renversé, écarlate, boursoufflé.

Un regard vivant qui se fiche dans son cœur. Il secoue sa terreur, bondit vers elle. Se penche vers ce visage aux veinules éclatées dont les lèvres balbutient une mousse de sang.

Les longs cheveux clairs se sont défaits dans l'herbe mouillée.

Lorsqu'il se redresse pour dénouer la corde, il comprend ce qui l'a empêchée de mourir : la corde a dû se desserrer autour des chevilles, laissant le corps glisser sans le relâcher pour autant, lui permettant de prendre appui sur le sommet de la tête.

Se mordant les lèvres, il commence à s'acharner sur le nœud humide qui comprime les chevilles violettes. À chaque secousse, la jeune femme frémit de tout son corps, avec des gémissements étouffés. Ses jupes retournées dévoilent de longues jambes claires doucement galbées. Les tempes en feu, il achève de scier au couteau la dernière boucle du nœud.

Et la retient de justesse par une cheville lorsque la corde cède enfin, laissant le corps supplicié choir aussi pesamment qu'un sac de blé échappé du treuil. Alors seulement il s'aperçoit que c'est presque encore une enfant, une jeune fille d'à peine son âge qui pleure à petits râles parce que le sang revenu lui gicle dans les membres avec la cruauté de mille rasoirs.

Bouleversé, il lui tend son dernier croûton de pain, celui qu'il garde dans sa poche depuis des jours.

Mais elle ne le voit même pas et tente en vain de se redresser devant ce trop jeune soldat qui lui sourit pauvrement.

Il se penche et entreprend de lui masser les jambes.

Sous ses mains chaudes, elle ferme les yeux pour respirer à longues saccades tremblantes. Durant un temps infini ses mains vont et viennent, elles effleurent, elles encerclent, elles relâchent et appuient, pétrissent doucement les muscles raidis, tapotent le creux des genoux.

Dans le silence mouillé de la clairière, la peau de la jeune fille commence enfin à tiédir sous ses doigts tandis que son corps à lui se met à durcir de joyeuse colère. Comme si la terre le soulevait pour le sacrer roi. Ou fou « Pas étonnant, se rassure-t-il, ressusciter une pendue, il y a de quoi basculer. »

Mais il sent bien qu'elle le regarde comme personne ne l'a jamais regardé, qu'elle se redresse vers lui, se tend vers sa poitrine.

La voici toute proche, à portée de souffle, un peu haletante à cause de l'étonnement de respirer à nouveau normalement, comme lui tiède petite mendicante de vie.

Il lève les yeux vers son visage. Tombe droit dans le cri bleu de son regard. Ce sont des yeux extasiés de terreur d'être vivants. Ils courent à présent le long de son uniforme, s'attardent sur l'aigle et la croix gammée, reviennent vers lui, navrés de questions.

Craignant brusquement qu'elle ne détourne la tête vers les pendus, il se penche vers ses lèvres meurtries entrouvertes sur des dents aux naïves courbes enfantines. Il ne sait pas lequel a tendu sa bouche en premier mais soudain elle est contre lui.

Pour la première fois, il se sent devenir tout-puissant, plus fort que tout ce qui les entoure. Et tandis qu'elle se cramponne à sa nuque en creusant vers lui ses reins endoloris, il entre pour la première fois dans la brûlante douceur d'une patrie inconnue. Brusquement il sait : vivre, c'est cela.

Leur souffle s'emballe, leur sang submerge les berges, ils sont devenus le cheval fou de confiance qui galope loin au-dessus de la terre, très haut par-dessus les clairières où les pendus se balancent comme des battants d'éternité. À chaque poussée il la reconnaît, cette étrangère jaillie de lui-même, à chaque coup il la sacre reine, cette sœur jaillie de son cœur.

Il la cloue sienne à jamais sur cette terre de mort et de miracle, tandis qu'elle l'accueille d'un immense sourire éclaté de larmes. Ils s'envolent dans une longue courbe heureuse pour se retrouver dans un même soupir éperdu, joue à joue.

Et tandis qu'il boit son souffle, sa gorge se gonfle de pleurs de retrouver sur sa peau cette odeur qui lui rappelle sa maison : c'est une senteur de foin et de sapin avec la fine fragrance de cannelle

des gâteaux de Noël. « Les patries, songe-t-il, sont tissées de senteurs. »

Il se mord la langue pour refouler les larmes, lui qui n'en a pas versé une seule depuis son départ. La douceur est plus meurtrière que les armes.

Ramenant ses bras sous elle, il la soulève tendrement par les épaules pour lui embrasser longuement, patiemment le visage, les tempes, goûter le cou laiteux un peu enflé, effleurer des lèvres la naissance des cheveux. Elle se laisse faire les yeux clos, les mains ouvertes.

Elle les rouvre brusquement en sentant la terre frémir, ensemble ils se redressent pour écouter. C'est le grondement d'un régiment de chars qui longent la forêt en direction du sud-est. Il se souvient des paroles du caporal Hannes annonçant qu'une partie des unités serait dirigée vers le Caucase. Ils se regardent, inquiets, se rassurent du regard, se sourient. Il lui tend la main pour l'aider à se relever, l'emmener vers la profondeur de la forêt. Se retournant vers les pendus, elle murmure une prière et les bénit d'un geste timide avant de le suivre.

Elle marche avec peine encore, trébuche souvent, fait des pas mal ajustés, s'arrête parfois en tremblant de tout son corps.

Il fait frais sous les grands hêtres lorsqu'il retire son uniforme pour pénétrer dans l'eau glacée d'un ruisseau. Cela fait des semaines qu'il n'a pu se laver.

Son unité traquait les terroristes et déminait les voies pour les chars, assurant une troupe de réserve dans cette région marécageuse et boisée infestée de partisans.

Mais au fond, chacun ne pensait qu'à survivre pour rentrer chez lui, même les gradés. À quoi bon tuer un inconnu qui ne vous a rien fait ? Lui, Jean Fromm, tirait à blanc ou ratait sa cible. Tu ne tueras point.

Et le voici avec cette fille sienne à jamais qui le prend pour un tueur. Bien assise sur une souche moussue au bord du ruisseau, elle considère avec dégoût l'uniforme vert-de-gris jeté à ses pieds, comme si c'était un cadavre ou une bête malfaisante, tandis qu'il s'asperge et se frotte longuement avec l'eau claire puisée au creux des paumes. Dans quelle langue jamais lui expliquer ?

Elle l'explore de tout le bleu de ses yeux, il lui sourit.

Les orteils crispés sur le sable du fond, il se sent grandir vertigineusement comme s'il venait de naître à l'instant. Rien ne lui fait plus peur.

Il se sent monter, s'élargir à en contenir les guerres, les océans, les étoiles. Il lui sourit de plus en plus ivrement, conscient que c'est d'elle, de sa douceur si neuve mais si anciennement connue, que fuse cette force jamais ressentie.

Et elle, qui a vu massacrer tous les siens avant qu'un lance-flammes n'incendie leur maison, elle boit cet homme par tous ses pores. Un homme nu n'a de patrie que sa peau, quel mal ferait-il ? Son visage pur et franc ressemble à ceux des garçons de chez elle. Il suffit de faire disparaître cet uniforme de mensonge. Profitant de ce qu'il se penche pour se laver les cheveux, du bout de son pied elle pousse lentement le pantalon puis le veston dans le courant de la boucle que le ruisseau forme à cet endroit.

Mais le métal du ceinturon résonne contre une pierre, faisant vivement se retourner l'homme stupéfié à la vue de son uniforme qui s'en va au fil de l'onde.

L'instant d'après il éclate d'un grand rire et se jette sur elle tout mouillé pour l'embrasser avec des mots qu'elle ne comprend pas. Puis il court repêcher ses vêtements maudits au bout d'une branche, les essore en riant, s'ébroue, court autour des arbres pour se réchauffer.

Le rugissement des chars s'est évanoui au loin, laissant à nouveau fuser de toute la forêt une fontaine de gazouillis. Il fait grand jour lorsqu'ils se mettent à cheminer vers l'ouest, tournant le dos à la clairière.

Il ne semble pas gêné de marcher nu, portant une longue branche sur laquelle il a enfilé ses vêtements afin de les sécher.

Tous les dix pas elle se penche pour ramasser des champignons dont il n'aurait pas soupçonné l'existence. Au cœur d'un buisson elle a raflé sans pitié cinq œufs bleutés de merle, qu'elle a serrés dans son fichu.

La forêt est comme les amoureux, elle n'a pas d'heure. Ils marchent sans hâte et sans bruit, se reposent parfois côte à côte sur la mousse, les yeux clos tels des gisants. Lorsque la futaie s'épaissit de ténèbres, ils s'arrêtent enfin. Au creux d'un grand rocher elle a allumé un petit feu d'écorce et enfilé ses champignons sur des tiges vertes de noisetier.

Lorsque le feu n'est plus que braises et cendres, elle y enfouit les œufs. Ils ont si faim qu'en un tournemain tout est dévoré. Dans la faible clarté des braises, leurs yeux s'avouent les merveilles que leurs langues gardent captives.

Sur leurs épaules la nuit est descendue plus doucement qu'une pluie de plumes.

À grands regrets, Jean Fromm a remis son uniforme raidi avec l'impression de rentrer dans un cercueil. Il contemple cette femme venue à lui de si étrange manière, sachant qu'il n'y en aura plus d'autre pour lui.

Tout le jour il a tenté de connaître son nom, sa vie, son rêve. Et elle n'a cessé de vouloir comprendre pourquoi ce bel ennemi lui a sauvé la vie. Comment il peut garder des yeux d'enfant sous un tel uniforme.

S'ils sont pris, ils seront tués. Considérés comme traîtres par tous. L'instant seul leur appartient, immense, parfumé de leurs peaux, aussi fragile et sûr que la petite flamme qui ressurgit par instants des braises. Il s'est mis à fredonner, elle chantonne à son tour. Ce sont des mélodies qui ne vont pas du tout ensemble, mais aucun ne veut s'arrêter en premier.

À l'instant où leurs yeux se croisent, ils éclatent de rire.

Il y a longtemps que la braise s'est tue. Autour des deux humains traqués, la nuit palpite avec tout ce qui veut vivre.

Enlacés sur une couche de mousse au creux du grand rocher, ils n'en finissent pas de se découvrir et de s'étreindre.

Parfois ils chuchotent et éclatent de rire tout bas, parce que la mort pourrait les entendre. Mais rien n'aura leur joie. Il n'est pas forgé, le couteau qui les séparera.



Le grand saule monte la garde entre la forêt et un immense marais miné que nul n'ose traverser. Il abrite plusieurs nids, une famille de loirs et deux jeunes humains oubliés par un monde en guerre. Qui se soucierait d'eux ?

Seuls peuvent les voir les nuages légers qui voguent vers le front, lorsque le vent se charge de pluie. Sur leur couche de mousse et de fougères, ils reviennent sans se lasser à la source d'avant les mots. Ils redeviennent moelle sans nom, flamme sans mémoire. Et sans fin courent l'un vers l'autre comme on se jette dans le lac quand la maison brûle.

Lui porte à la tempe une petite marque écarlate en forme de cœur renversé. Elle a le regard si bleu que le matin semble s'y lever.

Elle sourit jusqu'au plus profond du sommeil car il lui donne dans les reins cette force immortelle qui soutient le soleil. Il est si fort qu'elle n'en craint plus les yeux d'acier des soldats qui ont pendu les villageois, avec des cordes prises dans leurs propres celliers.

Venue le matin en visite chez une vieille tante de sa mère, elle s'était retrouvée le soir même pendue avec des suppliciés inconnus. Mais ce jeune Français ardent qui soulève l'horizon sur son regard sait faire reculer le mal. Près de lui il n'y a rien à craindre.

Car elle sait maintenant qu'il est français. Elle connaît son nom, celui de son village, sait qu'il est fils unique et qu'il a comme elle vingt ans.

Dans une anse du sable clair qui borde le ruisseau, il a dessiné une carte de la France, séparée de l'Allemagne par une petite bande piquetée de cailloux blancs : c'est dans cette frontière qu'il habite.

Pas un jour ne passe sans qu'il ne tente de lui faire comprendre pourquoi des Français sont contraints de combattre dans l'armée allemande, mais les mots lui manquent encore. À chaque fois elle s'exclame « Ach voina, voina !<sup>4</sup> » et se met à sangloter sans larmes, en hochant la tête comme une vieille femme.

Patiemment ils apprennent la langue l'un de l'autre, se nomment les choses autour d'eux, se récitent les chiffres, les jours de la semaine. Bientôt il connaîtra suffisamment de mots pour lui expliquer pourquoi il porte cet uniforme, qu'elle a fini par teindre en violet avec du jus de myrtille pendant qu'il dormait.

Foutues langues, foutues frontières ! Comment jamais expliquer, quand tout autour d'eux est si divinement simple ?

Chaque matin il part relever ses pièges. Elle va de son côté cueillir des baies, des champignons et fureter en quête de nourriture. Jamais ils ne s'avoueront qu'ils ont grand-faim.

---

<sup>4</sup> Ah la guerre, la guerre

Qu'ils tremblent l'un pour l'autre lorsqu'explose une mine à l'autre bout du marais ou que retentissent des coups de feu.

Ces jours-là ils n'allument pas de feu et ne quittent pas leur cachette, au creux du grand saule. Il l'appelle sa biche des mousses, son miel d'aube, sa rivière en fleurs.

Sa patrie c'est elle, Ludmilla Tvardovski, avec ce sourire qui lui ouvre le visage comme un soleil, son corps plus généreux que tous les paysages avec ses vallons, ses courbes, ses collines, ses sources et ses chants. Et elle qui de la poésie ne connaît que la liturgie des grandes fêtes et les chants populaires, rit de gêne, soulevée par le vin étrange de ses mots.

Il commence à parler un peu sa langue, il sait qu'elle a dû fuir son village incendié, sa famille massacrée.

Autour d'eux l'été galope vers son apogée. Il y a longtemps que se sont fanées les étoiles neigeuses de l'aspérule, les clochettes acides des primevères et les têtes blanches toujours ébouriffées de l'ail d'ours.

Envolées les premières couvées d'oiseaux, alourdies les branches dont les feuilles ternies commencent à pendre de lassitude. Il fait froid parfois la nuit, les orages ont cessé de cisailer le marais de leurs champs de fourches et d'éclairs.

Chaque jour, chaque nuit, ils s'étreignent, frémissants de gratitude. Ils resteraient bien là à jamais, à écouter ce grand bruit de source que l'été tisse autour de la terre. Lorsque les avions survolent le marais, ils ne lèvent même plus la tête. Ils boivent le sursis de chaque instant, sachant que chaque été ne peut qu'aller vers sa fin.

Depuis plusieurs matins Ludmilla peine à quitter sa couche de feuilles. Lorsqu'elle se lève enfin, toute pâlie sur des jambes incertaines, c'est pour se mettre à vomir. Il pense qu'elle a besoin de pain, de lait, de certitude. Elle lui prend la main pour la poser sur son ventre.

— Ici, ton enfant, murmure-t-elle en français.

Il la contemple bouche ouverte, foudroyé : un enfant, la dernière chose à laquelle il aurait pensé. Pas ici, pas maintenant, pas eux ! Comment dormir, à présent ? Longtemps il veille, accoudé sur un bras, la regardant dormir paisiblement. La lune pleine lui dessine un visage d'icône, avec de calmes lèvres généreuses, des pommettes paisibles, un front hardi de lumière.

Il glisse une main inquiète sur son ventre ferme et brûlant : est-ce possible ? Un invité inconnu qui vient de s'inviter à leurs noces, jailli de leurs sangs pour les nouer à l'histoire des hommes ? Tout ceci est donc vrai, la vie, la guerre, la terre. Leur rencontre n'est pas une musique, elle vient de s'inscrire dans la chair de l'histoire. Un désir fou de la protéger le submerge soudain, les protéger, elle et l'enfant. Dès que le jour sera levé, ils partiront pour rentrer en Alsace. Ses jambes en tremblent, il vient de respirer si fort qu'elle a ouvert les yeux.

— Ludmilla, chuchote-t-il, au matin partir. Marcher jusqu'à la France, à Liebwald mon village natal.

Mais elle s'est rendormie, croyant rêver. À peine s'est-il assoupi à son tour qu'il se redresse, glacé d'effroi par des sifflements inhabituels. À l'autre bout du marécage des fusées éclairantes blanchissent le ciel, tandis que des mitrailleuses crépitent vers eux depuis la forêt. Il semble qu'ils soient pris entre deux feux.

Une nouvelle fusée éclairante illumine violemment le grand saule qui en paraît foudroyé. Se croyant découverts, ils surgissent de leur cachette pour bondir vers le sous-bois, où ils se jettent à terre sous un sifflement soudain de balles.

— *Na Liebwald, Ludmilla, paslié voina, na Frantsia !*<sup>5</sup>  
chuchote-t-il sans savoir si elle l'entend. Derrière eux un pan de forêt vient de se soulever dans un fracas suraigu, arraché par un obus.

---

<sup>5</sup> À Liebwald, Ludmilla, après la guerre, en France !

Lorsqu'elle se relève pour poursuivre sa course, Ludmilla ne voit plus son compagnon. Elle a beau l'appeler, la forêt reste muette, chancelante, éventrée.

De l'autre côté du marais vient de s'engager une bataille. Avisant un cratère sous les racines arrachées d'un grand pin, elle s'y enfouit en tremblant, se couvrant de terre et de branches. Elle se serait jetée dans le marais à l'instant même, si l'ange de sa vie lui avait dit qu'elle ne le reverrait plus.